

sophistications qui déshonorent les manufactures et le commerce ; de là, ces entreprises hasardeuses, où l'on met sa destinée sur un coup de dés, comme un joueur au désespoir ; de là, ces productions désordonnées qui encombrant les voies de la consommation ; de là, cet esprit de spéculation qui s'empare de tous et qui vient de ce que le propriétaire ne se contente plus du produit de sa terre, le fonctionnaire public de sa solde, les professions libérales de leurs honoraires, esprit qui les précipite tous dans ce que l'argot de la Bourse appelle les affaires, et qui pousse les dépositaires des deniers publics et ceux des épargnes des familles à considérer ces dépôts sacrés et inviolables, comme des capitaux qu'ils peuvent exposer à leur profit sur ce tapis vert, où quelques-uns recueillent des fortunes scandaleuses, et le plus grand nombre des désastres.

Nous avons parlé du luxe, non, certes, que nous blâmons l'usage légitime et naturel de la richesse. Est-il avantageux que le riche épargne ? Vaut-il mieux qu'il consomme ? Eh ! mon Dieu, dans une certaine mesure, la société gagne à ces deux choses. Si le riche épargne, il crée un capital, et tout capital sollicite le travail. Si le riche consomme, il sollicite le travail d'une autre façon, en provoquant la production. Après tout, une société industrielle et riche ne sera jamais une société d'anachorètes ; l'essentiel est que les mœurs guident l'usage des richesses dans les voies d'une consommation élégante et morale à la fois, favorable aux arts, et éclairée par le bon goût. Mais le luxe que nous signalons comme un vice, c'est celui qui détruit les capitaux par cette envie de briller et de paraître riche, celui qui dissimule la gêne sous la dépense. Toute fortune qui se détruit se résout en une perte pour la société.

Et maintenant, demandez pourquoi la propriété territoriale s'absorbe sous l'hypothèque, pourquoi les professions libérales ne suffisent plus, par leurs produits légitimes, à ceux qui s'y adonnent, pourquoi l'apparence du bien-être cache si souvent une misère réelle, pourquoi il y a presque, au sein de chaque famille, une plaie secrète qui ne parait que lorsqu'elle a atteint le visage, et qu'il n'y a plus moyen de l'enfourer sous la couverture du luxe ! C'est que le budget du plus grand nombre des ménages est comme celui d'un état mal réglé, où l'on ne peut équilibrer la dépense avec la recette.

L'avidité et le luxe sont les deux racines du mal économique ; et, toutes deux réunies, elles ont enfanté un troisième fléau, l'agiotage ; car, dès l'instant que l'on ne s'est plus contenté des progrès lents et successifs qu'enfante le travail, dès l'instant aussi où le désir de briller